

AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

James G. CLARKE

Sur le miroir brisé du Nil

1948-1961

2^{ème} partie



Cahier no 27

(pour la 1^{ère} partie, voir cahier no 26)

Janvier 2001

En automne 1951, après les vacances d'été, la vie du Collège reprit sa vitesse de croisière... Tout absorbé par ma nouvelle responsabilité de professeur de philo en classe terminale, j'avais presque oublié l'histoire du journal inter-scolaire.

Trois élèves, que je connaissais bien pour les avoir eus en Seconde, m'abordèrent timidement au début d'octobre.

– « *Nous voudrions relancer le journal* », m'annoncèrent-ils. « *Nous l'avions interrompu pendant les vacances, mais plusieurs nous le réclament.* »

C'était une drôle d'histoire. Ils étaient venus me trouver en février, pour me demander mon avis sur un projet qu'ils avaient formé.

– « *On veut lancer un petit journal pour nous faire quelques piastres et nous lancer dans le modélisme* », m'avaient-ils confié. « *Qu'en pensez-vous ?* »

– « *Allons en parler dans le jardin du Collège* », fis-je. « *Il fait beau et cela nous donnera peut-être des idées.* »

Je les avais écoutés longuement. Le projet ouvrait de vastes perspectives à mes yeux, mais je n'en avais rien dit préférant leur laisser l'initiative des développements futurs. Je leur avais quand même promis de les aider.

– « *Et quel titre donneriez-vous à ce journal ?* »

Ils n'en trouvaient aucun. Un escargot se traînait sur les parois du sarcophage gréco-romain près duquel nous nous étions arrêtés.

– « *Pourquoi ne l'appelleriez-vous pas L'Escargot ? L'Escargot aventureux, par exemple* », leur avais-je suggéré.

Et c'est ainsi qu'ils intitulèrent les six pages, format 21 x 30, qu'ils publièrent à leurs frais en avril. Ils l'avaient présenté comme un « *Bimensuel pour les jeunes et par les jeunes.* » Sous le croquis d'un escargot figurait la mention : « *Responsables de la publication : Messieurs Dalnorl - Esiom - Jean* », des pseudonymes sous lesquels se cachaient Roland D'Esposito, Moïse Salama et Jean Guériguian. Comme on pouvait s'y attendre, l'entreprise n'avait pas apporté une fortune aux trois amis. Ils s'étaient pourtant bien démenés pour trouver un imprimeur complaisant, pour obtenir suffisamment d'abonnés et pour diffuser le

journal dans les écoles. Quand ils en avaient arrêté la publication à la veille des grandes vacances, ils ne pensaient plus à l'argent de poche qu'ils avaient escompté. Leur aventure prenait une tout autre dimension. Ils avaient intéressé beaucoup de jeunes dans plusieurs écoles de la ville et essuyé aussi d'acribes critiques.

Le no 6 parut le 28 octobre 1951. Il y en eut 106 autres au cours des cinq années qui suivirent.

« L'Escargot Aventureux est un organe inter-scolaire d'information et d'échanges », disait le nouvel encadré en première page. *« Ni confessionnel, ni politique, ni médiocre, ni blagueur, mais exigeant et vrai. Rédigé par tous les garçons et les filles qui ont quelque richesse à échanger avec leurs camarades de tous les horizons. »* Un minimum d'organisation s'imposait. Sortir un journal de 6 pages, grand format, tous les quinze jours, exigeait de la discipline et de la persévérance. Et un local. Le Frère directeur du Collège accepta de mettre à la disposition de l'équipe de rédaction la magnifique salle du rez-de-chaussée qui servait autrefois de lieu de réunion à l'Amicale des Anciens Elèves. Très vite, cette salle devint le point de rencontre de jeunes venus de toutes les écoles d'Alexandrie. Des curieux, des sceptiques, des enthousiastes. Certains ne faisaient que passer. D'autres avaient des idées et proposaient leurs services : assurer une rubrique, taper les manuscrits à la machine, corriger les épreuves, démarcher les annonceurs, expédier le journal aux abonnés, le diffuser dans tous les milieux. On leur disait : *« D'accord, mais vous n'avez pas le droit de laisser tomber au moindre caprice. Vous êtes responsables de la partie du travail que vous assumez. »* Ils travaillaient souvent tard dans la nuit. Des ombres passaient quelquefois derrière les portes vitrées du local. *« Que font tous ces garçons et filles à cette heure dans un Collège religieux ? »* se demandaient certains Frères.

La suspicion et les critiques ne m'affectaient pas outre mesure. J'avais l'approbation de mon supérieur immédiat, cela suffisait pour me rassurer sur la légitimité de mes initiatives. Ce qui me chagrînait davantage, c'était l'aveuglement de la part de mes confrères. Ne devinaient-ils donc pas combien était important, sur le plan éducatif, ce qui se passait sous leurs yeux ?

Pour la première fois, des jeunes poursuivaient ensemble un projet que personne ne leur avait imposé. Ils se sentaient individuellement et collectivement responsables de sa réussite, par-delà leurs cultures respectives. Au-delà des horizons restreints de l'école, de la famille, des cercles fermés que constituaient leurs troupes scouts, leurs équipes de Coeurs

Vaillants, leurs clubs sportifs, leurs communautés ethniques même. Ils expérimentaient la fascination de l'action autonome, loin des traditions paternalistes de la société où ils avaient vécu jusque là. Eux seuls décidaient du contenu du journal, des idées qu'ils allaient exposer sur la place publique à leurs risques et périls. Ils géraient le journal et le diffusaient à force de démarches dans les écoles, à l'université d'Alexandrie, au Caire et à Port-Saïd.

Un jeune musulman Wahib Aladin avait procuré au journal de substantielles publicités. « *J'ai découvert qu'on pouvait arriver à vendre n'importe quoi* », disait-il à l'équipe. Il fut l'un des premiers diffuseurs des premiers rasoirs électriques « *Philips* ».

Fabrice Lévy s'était fait attribuer une Carte de Presse dûment homologuée. Il rencontrait les personnalités de son choix, interviewait des vedettes ou des artistes de passage. Il était présent aux réceptions officielles qui l'intéressaient. L'équipe de diffusion envoyait régulièrement « *L'Escargot* » aux institutions locales et internationales. Le journal « *Le Monde* », en fit mention en soulignant l'originalité de la publication.

La presse de langue française encourageait leur initiative. « *Les promoteurs de l'idée de « L'Escargot Aventureux* », disait le « *Journal d'Egypte* », « *ont comblé un vide* ».

Et « *Le Rayon d'Egypte* », écrivait : « *Le fait est là. Pour la première fois en Egypte, les jeunes se regroupent pour une action commune sans distinctions éliminatoires, et nous ne saurions passer sous silence les promesses de ce rassemblement.* »

En juin 1952, le no 21 parut sur 8 pages. Ce fut exceptionnel, mais il marqua une étape. 25 collaborateurs avaient signé les articles sur le cinéma, le théâtre, le « *Grand Meaulnes* », les vacances, les examens du bac français, le comportement des jeunes, l'amour, la famille... L'un d'entre eux assurait une rubrique scientifique, un autre, le coin de l'humour ; des dessinateurs bénévoles y exerçaient leur talent. Pour la première fois paraissait aussi une colonne en langue arabe, sous la plume d'un jeune étudiant d'université.

« *L'Escargot* » ne pouvait plus être taxé de feuille de chou incohérente et infantile. Une fois passée la période de la « *libération de la parole* » et pendant laquelle les jeunes confièrent au journal tout ce qu'ils avaient sur le cœur, le temps de la réflexion était venu. Les jeunes rédacteurs se penchèrent sur les faits de société et prirent au sérieux leur rôle de créateurs d'opinion.

Certaines personnalités, aussi bien religieuses que laïques, en prirent ombrage. Ce qui les dérangeait le plus, c'était la liberté de ton et l'esprit critique qui transparaient des pages du journal. Que des jeunes, confinés jusque-là au rôle d'exécutants de la volonté des adultes aient eu l'idée de créer un espace culturel qui privilégiait l'initiative personnelle et le goût de l'action autonome, cela leur paraissait dangereux.

Que des jeunes puissent s'exprimer ouvertement et avec pertinence sur tous les sujets d'actualité et sur les problèmes qui les concernaient leur paraissait suspect. Tout cela ne peut être que l'œuvre d'un adulte, concluaient-ils.

Les éditoriaux du journal avaient beau répéter sur tous les tons que « *L'Escargot Aventureux* » était rédigé et administré par des jeunes provenant de tous les milieux scolaires du pays, sans distinction de nationalité, de religion ou de culture, le fait que son point de ralliement se trouve au Collège Saint-Marc entretenait dans les esprits des confusions tenaces. L'opinion publique était si surprise du succès rencontré par cette prise de parole autonome à laquelle les institutions établies n'étaient pas habituées que certains m'accusèrent longtemps d'imposture. « *C'est lui qui fait tout* », prétendait-on.

En réalité je m'étais contenté, dès le début de l'aventure, à en définir l'esprit, les objectifs et la méthode de travail. Avec la collaboration des pionniers, j'avais créé l'organigramme de l'entreprise : un noyau de permanents, des postes de responsabilités, des tâches précises et bien circonscrites que l'on proposait à tous ceux et celles qui voulaient les assumer. A l'intérieur de ce cadre, chacun jouissait d'une complète liberté d'action. Moi, je me contentais de veiller discrètement sur les possibilités de dérapage. « *Vous êtes responsables de la parution régulière du journal* », répétais-je sans cesse. « *Il y a des gestes précis à faire pour qu'il sorte à la date fixée. Si vous ne pouvez pas les faire, arrangez-vous pour qu'un autre les fasse à votre place.* » C'est à partir de ce moment que l'on commença à m'appeler « *Poly* » dans l'intimité.

Ce que je découvrais des ressources insoupçonnées de cette jeunesse attachée à une œuvre commune m'émerveillait. Venus du Lycée français, de l'Ecole juive, des Ecoles grecques orthodoxes, des Ecoles religieuses, de la Scottish School protestante et même de l'Université, des garçons et des filles se retrouvaient régulièrement dans le local de « *L'Escargot Aventureux* » attirés par les horizons nouveaux qui s'offraient à leur désir de « *faire quelque chose...* Ils avaient lu ici ou là la devise de l'équipe : « *Distincts, mais non séparés – unis, mais non confondus* ». Le symbole de l'escargot, souvent expliqué, leur

assurait qu'ils étaient bien invités à sortir de leur coquille, mais que personne n'allait les priver de leur maison individuelle puisque cet animalcule la porte toujours sur son dos partout où il va.

Dans mon for intérieur, j'espérais que ce brassage et cette prise de responsabilités concrètes, hors des institutions traditionnelles, préparaient peut-être la génération des adultes qui seraient appelés un jour à s'impliquer dans le destin de l'Égypte si, toutefois, ils échappaient à la psychose des départs.

L'essaimage de « *L'Escargot* » en Europe, depuis ses débuts, était principalement dû en effet, au départ de plusieurs de ses abonnés qui avaient fui les rives du Nil. Le sentiment d'insécurité grandissait tous les jours au sein des communautés étrangères. Dans une chronique parue en février 1952, le journal avait rendu compte de la peur qu'avaient inspiré à son auteur les sanglants incidents survenus au Caire en janvier. C'est à leur suite qu'éclata la Révolution égyptienne, le départ du roi Farouk et la prise du pouvoir des officiers libres. L'ère du colonel Nasser commençait.

« *L'Escargot* » continua de paraître. Il organisa aussi des fêtes inter-scolaires. Il réussit à remplir le chapiteau du cirque Médrano en mobilisant les élèves des écoles étrangères. Son char fleuri figura dans le défilé organisé par la ville, le jour anniversaire de la Révolution...

Et un beau matin, l'équipe du journal apprit que mes supérieurs m'envoyaient pour un stage de formation à Rome.

Je partis confiant. Le journal continua à paraître en mon absence, ce qui prouva aux yeux de tous que les jeunes en avaient l'entière responsabilité.

J'appris à Rome que Monseigneur Cayer, alerté par des Supérieures d'écoles réfractaires, finit par interdire le journal à cause de son esprit d'indépendance envers l'autorité. Il y eut une levée de boucliers, et Monseigneur l'Archevêque revint sur sa condamnation. Emporté dans la tourmente de la guerre de Suez, « *L'Escargot Aventureux* », cessa de paraître en 1956.

Une exaltante aventure qui avait appris, à des dizaines de garçons et de filles qui s'ignoraient, à travailler ensemble, à poursuivre méthodiquement un projet commun, à s'ouvrir aux besoins du pays où ils avaient vécu jusque là, calfeutrés dans leurs

communautés respectives. J'y voyais personnellement un creuset où apparaîtraient à la longue, des cadres nouveaux désireux d'épouser le destin de l'Égypte et de ne plus se contenter seulement de s'enrichir dans le commerce, l'artisanat ou la finance. Les événements étouffèrent dans l'œuf ce rêve un peu fou que nous étions plusieurs à caresser depuis plusieurs années.

A la fin de mon stage à Rome, je fus nommé Directeur du Collège Saint-Marc, le 3 août 1956. C'est ainsi que je me suis trouvé à l'improviste, à la tête d'une communauté de 38 Frères, d'un corps d'enseignants de 150 membres laïcs environ, d'un Collège avec ses trois succursales, totalisant plus de 2 500 élèves, et promu, par la force de la tradition, conseiller d'une dizaine de Supérieures d'écoles religieuses de filles de la ville.

Depuis son inauguration par le roi Fouad 1^{er}, en 1928, bien des personnalités remarquables avaient présidé à la destinée de ce Collège et doré son blason. Je ne me sentais pas à la hauteur de la tâche.

La sympathie de la quinzaine de jeunes Frères que comptait la Communauté m'était acquise : je le savais. Mais je savais aussi que d'autres, plus âgés, étaient inquiets. Quel usage allais-je faire de l'autorité dont on m'avait investi ? Dans quelle mesure allais-je bousculer leur confort matériel et moral ? Au cours des années passées, le Frère Aubert et le Frère Louis avaient toujours couvert de leur autorité mes initiatives.

« Vous êtes un signe de contradiction », me disaient-ils « mais ne vous découragez pas. Avancez sous le contrôle de l'obéissance. »

Qui allait me couvrir maintenant ? Pouvais-je compter sur le Frère André, le nouveau visiteur, un homme timoré, attaché aux traditions et peu enclin à se laisser enthousiasmer par le souffle apostolique qui animait la jeune génération de Frères ? Comment évoluaient, par ailleurs, les tentatives du Gouvernement de s'immiscer dans l'administration et le contrôle des écoles ?

Ma nomination au poste de Directeur de Saint-Marc faisait de moi un notable de la ville, aussi bien aux yeux des autres Institutions religieuses qu'à ceux des milieux gouvernementaux. J'ai hérité d'un pouvoir et d'une honorabilité qui étaient attachés plus à mon titre qu'à ma personne. Saurai-je continuer l'œuvre de mes illustres prédécesseurs ?

Pour le moment, des tâches précises me sollicitaient. Les grandes vacances tiraient à leur fin. Il fallait remettre en marche la grande machine scolaire. Les Frères inspecteurs du Collège et ceux des succursales se penchaient déjà sur la constitution des classes, ils évaluaient le nombre de places disponibles, surtout dans le Jardin d'enfants et le Primaire. Le Frère Georges plaçait tous les matins sur mon bureau les dossiers des nouveaux candidats à l'admission. Je passais les heures des matinées au parloir et les examinai en présence des parents. Depuis la Révolution, beaucoup d'officiers et de membres de l'armée n'avaient qu'un rêve : placer leurs enfants dans le grand Collège dont la réputation n'était plus à faire. Ils ne faisaient pas confiance aux écoles gouvernementales, gratuites et encore mal organisées. L'enseignement des langues étrangères y était d'ailleurs très pauvre. Toutes les demandes ne pouvaient pas être satisfaites, puisque priorité devait être donnée aux candidats chrétiens et qu'il y avait chaque année relativement peu de places disponibles. Il fallait donc se résigner à créer des mécontents et subir des pressions de la part de personnages haut placés.

Le prix de la scolarité ne posait pas de problèmes aux cadres de l'armée. Ce qui n'était pas le cas des familles chrétiennes. Leur statut social ne leur permettait pas toujours de placer leurs enfants dans les écoles gratuites des Frères et, pour obtenir une réduction que seul le Frère Directeur pouvait accorder, elles n'hésitaient pas à étaler devant lui leurs secrets. Je me sentais pris entre la misère dont j'apprenais à mesure l'étendue et les remontrances respectueuses du Frère Ilère, mon délicieux et scrupuleux comptable.

« Comment voulez-vous que je boucle mon budget si vous accordez des réductions à tout le monde ? » protestait-il.

Pour l'intendance, je me reposais entièrement sur l'expérience et le savoir-faire du Frère Antoun, chargé des cuisines, et du Frère Simon, responsable de la propreté, de la décoration, et du matériel scolaire en général. Ils avaient sous leurs ordres de nombreux domestiques recrutés chez les Nubiens de Haute Egypte qu'ils avaient parfaitement formés.

Depuis de longues années, Monsieur Marine supervisait les sections du baccalauréat égyptien. C'était un copte intelligent et rusé. Comme je ne parlais pas l'arabe, c'est lui qui recrutait les professeurs et contrôlait les études de cette importante partie du programme d'enseignement. C'était lui également qui assurait les liaisons avec la Zone, cette subdivision du ministère de l'Instruction Publique dont dépendait le Collège. Sa loyauté envers les Frères faisait de lui un collaborateur sur lequel on pouvait se reposer

entièrement. Il ne prenait aucune initiative, aucune décision de son propre chef. A mesure que s'intensifiera la pression de la Zone sur les Ecoles étrangères, il jouera un rôle irremplaçable, non seulement au Collège, mais auprès des Supérieurs des écoles religieuses d'Alexandrie dont il deviendra l'homme de confiance. Sa connaissance des milieux gouvernementaux, et ses qualités exceptionnelles de diplomate seront de précieux secours quand se présentèrent les orages.

Je n'oubliais pas mon rôle de chef d'une communauté de religieux. Je profitais des conférences spirituelles que je devais leur adresser tous les dimanches après la messe, à laquelle tous les chrétiens étaient obligés d'assister, pour les mettre au courant de mes projets et de mes intentions. Je tenais absolument à ne pas paraître à leurs yeux comme celui qui commande, mais comme celui qui ordonne, c'est-à-dire celui qui définit le cadre dans lequel chaque liberté individuelle devait s'insérer pour réaliser harmonieusement une œuvre commune.

Ettais-je toujours compris et approuvé ? Pour avoir passé 7 ans au contact de mes auditeurs, je savais que beaucoup d'entre les plus âgés se sentaient mal dans leur peau, découragés ou aigris. Il y avait parmi eux quelques maniaco-dépressifs. Ils vaquaient à leurs devoirs religieux et professionnels avec un courage et une régularité qui m'impressionnaient, mais on les sentait terriblement seuls et désemparés.

Les Règles de l'institut prescrivait au Frère Directeur de recevoir à tour de rôle chacun de ses religieux pour un entretien en tête-à-tête. Mais le quart d'heure ou la demi-heure consacrée à ces entrevues ne dépassaient jamais le stade des banalités, et les Frères n'abordaient jamais leurs vrais problèmes. Paradoxalement, la vie de communauté sur laquelle le fondateur avait tellement insisté dans ses écrits, se réduisait en fait à une juxtaposition d'individualités désespérément repliées sur elles-mêmes.

J'étais revenu à Alexandrie quelques jours à peine après la nationalisation du canal de Suez. Les conséquences de ce coup d'éclat audacieux ne se firent pas sentir dans l'immédiat. Ni les Occidentaux, ni Israël ne voulaient la guerre. Les classes fonctionnèrent normalement en octobre, mais l'inquiétude grandissait parmi les Frères français. En tant que sujet britannique, je me sentis pris au ventre par le souvenir de mon internement à Saint-Denis. Les événements de Hongrie, vers la fin du mois, firent craindre le pire aux Frères tchécoslovaques de ma communauté. Quand la France captura l'avion de Ben Bella et des dirigeants du FNL, l'Egypte ne dramatisa pas l'incident mais tout le monde avait en

mémoire le mot de Nasser entendu le 26 juillet précédent : « *Quant aux Français, ceux-là, les Algériens s'en chargeront !* »

Le 28 octobre, le Raïs célébrait au Caire l'anniversaire de l'un de ses fils. Vers 9 heures du soir, on lui apporta un télégramme laconique : « *Les Israéliens attaquent.* Depuis une demi-heure, en effet, les divisions israéliennes fonçaient à travers le désert du Sinaï en direction du Canal. Profitant de l'embarras des Occidentaux face à l'intervention soviétique en Hongrie, Ben Gourion espérait pouvoir en finir une fois pour toutes avec Abdel Nasser et l'arabisme.

Le Raïs savait qu'il ne disposait d'aucune force capable de s'opposer à l'envahisseur. Il téléphona lui-même à Eisenhower et l'appela à son secours.

Aussitôt le black-out fut décrété sur tout le territoire. Alexandrie fut placée en état d'alerte maximum : on craignait une attaque aéroportée de la part des Français et des Anglais. On installa partout dans la ville des batteries anti-aériennes. Sans avis préalable, les Cadets de la marine égyptienne occupèrent une partie du Collège. Ils se livrèrent bientôt à des exercices devant la façade et lançaient à l'improviste des exercices de défense. Les immenses terrasses des toits offraient un terrain idéal d'atterrissage aux parachutistes, pensaient-ils. Ils les surveillèrent minutieusement. Mais ils avaient surtout la hantise des espions. Un Collège français pouvait en abriter des dizaines.

Le dimanche qui suivit l'occupation, au moment de la sortie de la messe, je fus convoqué au parloir par le capitaine des Cadets. Il parlait anglais. « *Je veux inspecter vos locaux. Veuillez m'accompagner* », dit-il sèchement. « *On ne viole pas ainsi une maison de religieux* », rétorquai-je. « *Montrez-moi votre ordre de mission* ». Il n'en avait pas, mais il insista. Il fallut obtempérer. Nous avions à peine fait quelques pas dans le hall d'entrée que le chargeur de la mitraillette que l'officier portait à la taille tomba sur le sol et glissa entre les pieds des personnes présentes. La visite des locaux tourna court. Le capitaine se contenta d'un rapide coup d'œil dans les couloirs du premier étage et prit brusquement congé.

Les Cadets, qui avaient été jusque là relativement discrets, cédaient maintenant à l'énervement provoqué par les événements du Canal et multipliaient leurs exigences. Il fallait réagir. Je téléphonai à l'Amiral de la flotte qui avait deux de ses fils inscrits au Collège. Il accepta de me recevoir. Accompagné du Frère Barthélémy, je me présentai à sa

villa vers 6 heures du soir. L'Amiral nous reçut très aimablement. Son ordonnance, mitrailleuse au poing, se tint debout derrière nous pendant toute la durée de l'entrevue. Je le mis au courant des faits et attirai son attention sur la gêne que constituait la présence des Cadets au sein d'une communauté de religieux.

L'Amiral écouta attentivement. La situation ne manquait pas de piquant. L'Angleterre était en guerre avec l'Égypte. Comment, moi, un sujet britannique avais-je l'audace de me plaindre de la conduite des Cadets de la marine égyptienne ? Mais l'Amiral Hamdi était un gentleman. Dans un anglais sans accent, il me dit : « *Cher Frère, veuillez excuser mes Cadets. Ils sont encore jeunes, inexpérimentés. Je vous promets de donner des ordres pour qu'ils évacuent le Collège dans les plus brefs délais.* » Il tint parole. Le lendemain même, les Cadets quittaient le Collège.

Entre-temps, les événements du Canal prenaient une tournure inquiétante. Le 4 novembre, Port Saïd était investi par les parachutistes français. De violents bombardements par la marine avaient fait beaucoup de morts et provoqué des dégâts considérables. Le Caire était menacé. Abdel Nasser était aux abois. C'est alors que tomba l'ultimatum russe : « *Cessez les hostilités ou c'est la guerre atomique.* Eisenhower ne réagit pas. Pressé par Londres, Paris accepta le cessez-le-feu le 6 novembre, coupant net l'élan des parachutistes de Massu.

La « lâche agression tripartite » prenait fin, laissant derrière elle des blessures dont la France et l'Angleterre mettraient du temps à se remettre. Le vendredi suivant, à la mosquée d'Al Azhar, au Caire, le Rais se faisait acclamer par une foule déchaînée. « *L'Égypte a eu raison de ses ennemis* », annonça-t-il, triomphal.

Au cours des jours qui suivirent, le gouvernement confisqua les biens des agresseurs. 2 700 Français et 14 000 Juifs furent expulsés d'Égypte. Le Lycée français, en face du Collège, fut placé sous tutelle égyptienne. Toutes les écoles religieuses françaises allaient-elles être réquisitionnées à leur tour ? Un coup de génie diplomatique écarta momentanément cette éventualité. Le nouveau Nonce apostolique au Caire, Monseigneur Oddi, donna ordre à toutes les Congrégations de hisser le drapeau du Vatican à la place du drapeau français qui flottait d'habitude sur leur façade. Le gouvernement ne fut pas dupe du stratagème, mais il avait du bon sens. La supercherie le servait opportunément. Toutes ces Ecoles étaient fréquentées par l'élite de la population égyptienne et le ministère de l'Instruction publique n'était pas encore en mesure d'en assurer le fonctionnement.

Les choses allaient vite changer. Le gouvernement achevait la réforme de l'enseignement secondaire égyptien. Il était bien décidé à étendre son action aux écoles étrangères qui avaient échappé jusque-la son contrôle. Elles allaient dorénavant dépendre directement du ministère de l'Instruction Publique. Celui-ci comportant une division appelée la Zone, chargée des rapports avec les écoles étrangères. Les inspecteurs de la Zone étaient ravis de pouvoir enfin s'immiscer dans les affaires des Institutions prestigieuses qu'ils ne connaissaient que par ouï dire. Leur mission était précise : les amener par tous les moyens à se conformer en tous points aux directives du Gouvernement. Ils circulaient librement dans les établissements, scrutant les manuels, examinant les programmes, faisant des rapports qui entraînaient de mesquines tracasseries ou même une fermeture d'école, comme ce fut le cas pour le Collège des Jésuites au Caire. Les protestations virulentes que le Président Nasser reçut des notables de la capitale mirent en lumière des factions rivales qui s'affrontaient au sein du Ministère. Les scellés du Collège furent rapidement levés, mais la menace de la confiscation par le Gouvernement de toutes les écoles étrangères et le climat de suspicion réciproque empoisonnèrent pendant plusieurs années le climat de leurs relations. Les interventions tatillonnes se multiplièrent. On ordonna de jeter à la mer les livres de Géographie ou d'Histoire qui parlaient de l'Etat d'Israël ou du rôle du « *Roi David, gloire de son peuple* ». Une certaine presse s'en prenait violemment « *à ces Ecoles qui sont de mauvais lieux, qui ont abusé de la confiance du pays et qui mordent la main qui les nourrit* ».

L'inspecteur de la Zone affecté à Alexandrie était un certain Hassan Ali. Il parlait correctement l'anglais. Il était accompagné d'un personnage muet qui se contentait de prendre des notes, un membre de la police secrète sans doute. Hassan Ali sévit à Alexandrie pendant plus de quatre ans. Nous eûmes souvent des entrevues très orageuses. Ce fut lui qui eut le dernier mot : le Gouvernement finit par prendre le contrôle de toutes les écoles étrangères. C'est lui qui fixa dorénavant le tarif de la scolarité et qui établit les programmes. Le français n'était plus utilisé au Collège Saint-Marc que marginalement.

En 1961, après cinq ans de luttes incessantes pour préserver la spécificité de notre mission en Egypte, profondément affecté physiquement et moralement par les interventions du gouvernement et les vexations subies, j'envisageais, à mon tour, de fuir comme l'avaient fait des milliers de Grecs, d'Italiens, de Juifs, depuis 1952.

Le socialisme arabe se mettait inéluctablement en place. Le Nonce apostolique, les responsables des écoles étrangères et moi-même, par conséquent, avions manifestement

manqué de sens historique. Nous ne vîmes pas assez tôt les conséquences de la révolution de 1952. Des millions d’Egyptiens qui, jusque là et depuis des siècles, s’étaient habitués à n’être que de vulgaires exécutants, accédaient du jour au lendemain aux postes de commandement. Rien ne les avait préparés à leurs nouvelles fonctions. Le Tiers-état prenait, en quelque sorte, le pouvoir sur nous, la « noblesse » de la société égyptienne et nous nous épuisions à préserver nos privilèges. Des privilèges que nous nous étions octroyés aux dépens du peuple, après tout.

Etait-il étonnant, dès lors, que devenus maîtres de leur destin, les Egyptiens se mettent à commander à la place de leurs anciens maîtres ? Il était tout naturel que les nouveaux maîtres de la Révolution affirment aussi leur autorité dans le secteur de l’éducation si longtemps monopolisée, à un certain niveau, par les Institutions étrangères. D’autant plus qu’à la suite des départs massifs, depuis 1951, celles-ci n’accueillaient plus qu’une infime minorité d’étrangers.

« Vous interprétez les exigences de la Zone comme des signes d’agressivité et d’ingérence dans vos affaires », me confia un jour Monsieur Naccache, le président du Cercle des Anciens Elèves. « Au fond, continua-t-il, la cause de vos conflits se situe sur un plan différent de celui où vous vous obstinez à vous maintenir. Les nouveaux décideurs ne savent pas les mêmes choses que vous. Je veux dire qu’ils n’ont aucune idée de votre culture. Ils n’appliquent pas aux situations les mêmes méthodes d’analyse, ni les mêmes critères de valeurs que vous. Leurs schémas mentaux sont différents des vôtres. N’oubliez pas que la suppression brutale du féodalisme, vers 1952 et 1953, les a fait entrer dans une organisation sociale dont ils ignorent les règles de fonctionnement. » Monsieur Naccache se tut. Par les fenêtres ouvertes, une bouffée de jasmin embauma le salon de sa villa de Nouzha où nous bavardions. Il fit remarquer que le Président Nasser, à son niveau, expérimentait les mêmes tensions sur le plan économique et sur le plan industriel. Il rencontrait des difficultés énormes parce qu’il était obligé de placer à des postes de commandement des gens qui n’avaient reçu aucune formation pour faire fonctionner de manière satisfaisante les complexes économiques et industriels du pays. Depuis l’exode des étrangers et de nombreux opposants à son régime, la nouvelle Egypte manquait cruellement de cadres qualifiés. Des pans entiers de son économie menaçaient de s’écrouler. Les cadres auxquels j’avais affaire n’échappaient pas à la règle. Le mot de l’amiral Hamdi me revint à la mémoire : *« Veuillez les excuser ; ils manquent d’expérience ».*

L'année scolaire 1961 prit fin avec la proclamation des prix et la distribution du Lotus. La cérémonie fut présidée par le directeur de la Zone d'Alexandrie qui fit l'éloge du Collège Saint-Marc. Quelques jours après, je m'embarquais sur le Samsoun pour aller passer l'été dans ma famille, à Smyrne. J'avais commencé à détacher les amarres qui me liaient à Alexandrie.

Au moment où la silhouette du Collège Saint-Marc allait disparaître à l'horizon me vinrent en mémoire les vers de Constantin Cavafy, le poète grec d'Alexandrie. La « *Justine* » de L.H. Durrell les récitait souvent d'une voix rauque et dans le texte grec, nonchalamment allongée sur la plage :

*« Toute fortune t'ayant abandonné,
Tous les espoirs tombés en poussière,
Toute une vie de désirs réduite en fumée,
Ah ! ne succombe pas sous les regrets...
Fais courageusement tes derniers adieux
A Alexandrie qui te quitte. »*

Meudon, octobre 1996

Post-scriptum

Quarante ans ont passé. Les vers de Cavafy sont plus vrais que jamais. Des générations d'anciens d'Egypte dispersés de par le monde sont encore hantées par ce qu'ils ont vécu sur le miroir brisé du Nil. Les multiples échos que j'en reçois de France, du Canada, du Brésil, de la Suisse ou d'Australie me paraissent moins teintés de regret et de nostalgie de la part de leurs auteurs que d'un sentiment diffus de reconnaissance envers une ville et un pays qui les ont faits ce qu'ils sont devenus. Parce qu'ils ne se sont jamais totalement intégrés dans le destin de l'Egypte, celle-ci s'est peu à peu – et parfois brutalement – écartée d'eux, les abandonnant comme font les chrysalides qui se débarrassent lentement de l'enveloppe à l'abri de laquelle elles ont secrété leur métamorphose.

Décembre 2000